

Bleue comme une orange

7/16 – Avant le protestantisme, deux siècles de protestations

Avant Calvin, il y a Luther, et avant Luther, Arnaud de Brescia, Valdo de Lyon, Wyclif d'Oxford, Jan Hus de Prague, qu'il faut évoquer pour comprendre ces sectes néerlandaises, terreau de l'*orangisme*. La Réforme protestante sera l'aboutissement, peut-on dire, d'une longue histoire d'émeutes et de jacqueries contre l'accaparement du dogme et des richesses chrétiennes. Contemporains et successeurs du mouvement communal, les Vaudois, les Cathares, les Jacques, les Hussites de Prague et les Picards de Bohême, plus ou moins anarcho-communistes, mais toujours pauvres pêcheurs, annoncent le schisme de la Réforme protestante et son esprit de l'industrialisme.

Nombre de groupes et de personnalités se dressent dès le XII^e siècle – le siècle des cathédrales et de la première « révolution industrielle¹ » – contre la déchéance morale et théologique de l'église romaine. Ces dissidents qui ont leurs divergences et leurs contradictions entre eux, peuvent critiquer le dogme de la transsubstantiation, l'introduction et la vente des indulgences, prêcher le rejet des images et même de la croix ; mais ce qui de l'extérieur leur donne une apparence commune, c'est tout à la fois une volonté farouche de revenir à l'église apostolique et à l'esprit des évangiles, le rejet du pouvoir et des richesses temporelles de l'église, de l'institution sacerdotale des prêtres et des prélats, en tant qu'experts autorisés du Salut et de la religion, et une course à l'ascétisme et à la pauvreté.

Arnaud de Brescia (1100-1155), proche du philosophe Pierre Abélard (1079-1142) – l'Abélard d'Héloïse –, ouvre ainsi une école à Paris, hors du contrôle de l'église et participe à une insurrection romaine contre la papauté en vue d'instaurer une république communale. Il est pendu et brûlé en 1155. Arnaud est contemporain du mouvement des *Umiliati*, des laïcs, y compris des hommes mariés, qui forment des groupes de « pauvres catholiques », de « pauvres Lombards », ainsi nommés pour la modestie de leur mise, ce qui n'implique pas forcément une pauvreté économique. Les *Umiliati* ont la prudence de s'adresser à Bernard de Clairvaux (1090-1153), le gardien furieux du dogme et de l'église, fondateur de l'Ordre de Cîteaux, réputé pour son austérité. Moyennant quoi, les *Umiliati* ne sont pas brûlés et prospèrent même, à la fois comme ordre religieux qui finit par compter 150 couvents, et comme mouvement industriel, actif dans le travail et le commerce de la laine, fondateur de manufactures dont les gains accumulés leur permettent bientôt de se lancer dans le prêt bancaire. En somme, et dans l'ordre, ils sont à la fois de pieux chrétiens, proto-industriels et proto-capitalistes.

¹ Cf. *La Révolution industrielle du Moyen Âge*, Jean Gimpel, Seuil, 1975.

C'est sans doute à cause de ce nom d'*Umiliati* et de la proximité géographique que l'on suppose parfois une filiation entre les *pauvres* lyonnais et lombards. Et peut-être aussi à cause des tentatives de l'autorité ecclésiastique de ramener les Lyonnais à la pleine obéissance en les assimilant aux Lombards.

Vaudès, Valdès ou Valdo (1140-1217) – *Valdesius* comme il se nomme lui-même en latin (de Vaulx-en-Velin ?) – est donc un riche marchand repent, contemporain de François d'Assise (1181-1226), avec qui il présente des traits communs, et du mouvement des Albigeois ou « cathares », qu'il dénonce comme hérétiques. Ce Valdo, ayant vendu ses biens et pourvu femme et enfants, prêche l'évangile vers 1170, fonde *Li Poure de Lyod* (Les Pauvres de Lyon), et finance les premières traductions de la Bible en franco-provençal. Excommuniés dès 1184 et bientôt persécutés par l'Inquisition, les *Vaudois* essaient de manière fulgurante dans toute l'Europe, de l'Aragon à la Bohême. Ils recrutent dans le peuple, paysans, ouvriers, artisans, se distinguent par leur prédication inlassable et héroïque et brûlent par milliers. Les vaudois s'opposent au sacerdoce spécialisé et à la distinction entre clercs et laïcs, comme les protestants trois siècles plus tard. Hommes ou femmes, ils prêchent tous et tous peuvent recevoir la confession. On leur prête trois refus essentiels et caractéristiques. Ceux de tout mensonge, de tout serment et de toute effusion de sang. Ils étaient presque trop faciles à éradiquer, ils ont pourtant persisté. Dans le Piémont et le Lubéron, par exemple, avant de se rallier en 1532 à la Réforme protestante, lors du synode de Chanforan, dans le Piémont².

On ne trouve pourtant pas leur souvenir ni leur influence dans la Grande Jacquerie de mai-juin 1358, menée par Guillaume Carle, un paysan du Beauvaisis. Les « Jacques », « Jacques Bonhomme » comme les surnomment les seigneurs par dérision, ce sont les campagnards vêtus d'une courte jaquette. En 1358, cela fait dix ans que la Peste noire ravage les campagnes, deux ans que le roi Jean le Bon, abandonné par ses nobles, a été pris sur le champ de bataille de Poitiers (« Père, gardez-vous à droite !... Père, gardez-vous à gauche ! »), et que les impôts pour payer sa rançon s'ajoutent à ceux destinés à solder les compagnies qui battent la campagne et maltraitent les paysans. La haine et le mépris que les paysans portent aux seigneurs, selon *Les Chroniques* de Froissart (1337-1410), sont à leur comble :

« Ils déclarèrent que tous les nobles du Royaume de France, chevaliers et écuyers, haïssaient et trahissaient le Royaume, et que cela serait grand bien que tous les détruisent. »

Si un romancier en panne d'imagination cherche des ancêtres aux Gilets jaunes, c'est vers les Jacques et les sans-culottes qu'il doit se tourner, et non pas vers les *rustauds* allemands de Thomas Müntzer, comme le fait Eric Vuillard dans *La Guerre des pauvres*³. Soutenu par les petites gens des petites villes, Guillaume Carle échoue à entraîner les Parisiens d'Étienne Marcel, le prévôt des marchands, dans son insurrection. Capturé par trahison lors d'une rencontre en vue de pourparlers, il est

² Cf. H.C. Lea. *Histoire de l'Inquisition au Moyen-Age*, P.86-98. 1887. Ed. Jérôme Millon, 1986, Grenoble.

³ Actes Sud, janvier 2019.

exécuté au moyen d'une couronne de fer rougie au feu. Il est frappant de voir ce scénario répété à plusieurs reprises en différents moments et pays d'Europe. Le meneur de révolte paysanne, toujours décrit comme intelligent, éloquent, brave et charismatique, se retrouve plus ou moins contre son gré à la tête du mouvement. Après quelques batailles et massacres, il réclame une entrevue avec le roi et/ou ses conseillers et seigneurs, naïf et confiant dans l'honneur chevaleresque, pour exposer les doléances du peuple et implorer le secours de ses nobles protecteurs. Il est alors pris, torturé, assassiné, cependant que la révolte décapitée se débande, abandonnant son chef et ses griefs à la vindicte des puissants.

Plus d'un siècle après la prédication de Valdès/Valdo, et à l'époque de la Grande Jacquerie, l'Anglais John Wyclif (1330-1384) prêche la doctrine augustinienne de la grâce et le retour aux Écritures, traduisant la Bible en anglais, afin que chacun dans le peuple puisse examiner les textes par lui-même. Wyclif rejette toute autorité, y compris celle du clergé, tout pouvoir et possession temporelle de l'église, et l'église elle-même, en tant qu'institution organisée, au profit d'une communion spirituelle et invisible. Il rejette de même toutes les simagrées superstitieuses et vénales : culte des images, pardons, pèlerinages, indulgences, bref tout le gros et petit commerce religieux.

Le « subtil docteur », lui-même ecclésiastique, professeur de théologie et de philosophie à Oxford, auteur de maints traités, inspire le mouvement des *Lollards*, un groupe de théologiens, professeurs et bourgeois d'Oxford dont le nom résiste à l'interprétation. Soit qu'il vienne de l'allemand *lollaert/lullen*, marmonner, chanter à voix basse, et désigne des groupes de « marmonneurs », de « psalmodieurs », tels ces fidèles ou ces mendiants débitant leurs prières au ciel ou aux hommes. Soit qu'il s'agisse de disciples d'un certain Walter Lollard, un *vaudois* allemand ayant prêché en Angleterre vers 1315 et brûlé vif à Cologne sept ans plus tard. Quoi qu'il en soit, la doctrine des *vaudois/lollards* se répand d'autant plus dans le peuple qu'elle inclut un volet social précisément nommé dans l'église du XX^e siècle, en Amérique du sud, « l'option pour les pauvres » et « la théologie de la libération »⁴. Les « pauvres prêcheurs », missionnaires envoyés par John Wyclif, l'enseignent d'ailleurs à partir de 1380, avec toute l'ardeur des apôtres, aux masses populaires écrasées d'impôts pour soutenir la Guerre de Cent ans contre la France, ravagées par la Peste noire qui tue d'un tiers à la moitié de la population, angoissées et délaissées par l'effondrement du vieil ordre féodal, qui, malgré ses injustices, offrait une stabilité et un « contrat social » rassurant. Autant de signes du temps qui, dans le langage mystique de l'Apocalypse et du millénarisme évangélique, peuvent se lire comme des signes de la fin des temps. Les *lollards* fournissent son discours à la révolte de 1381, sa théorie, ses directeurs de conscience, au moins une vingtaine de prêtres, tel le fameux John Ball, ancien serf devenu prêtre, disciple de John Wyclif, et dont les radicaux d'aujourd'hui citent encore pieusement les sermons :

« De quel droit, ceux qui s'appellent "seigneurs" dominant-ils sur nous ? A

⁴ Cf. Helder Camara, Oscar Romero.

quel titre ont-ils mérité cette position ? Pourquoi nous traitent-ils comme des serfs ? Puisque nous descendons des mêmes parents, Adam et Eve, comment peuvent-ils penser qu'ils valent mieux que nous, si ce n'est qu'en exploitant nos labours, ils peuvent satisfaire leur luxe orgueilleux ? »

Et la terrible pointe passée en dicton : « Quand Adam bêchait et Eve filait, où donc était le gentilhomme ? »

Excommunié, jeté en prison, délivré par les insurgés, John Ball est le « commissaire spirituel » de Wat Tyler, le chef militaire de la rébellion, un paysan et un ancien soldat ayant guerroyé en France. On ne peut détailler ici un soulèvement parti de l'Essex, du Kent, du Norfolk, qui, de mai à novembre, mobilise des foules de paysans, d'artisans, de boutiquiers ; d'autant plus redoutable que depuis le défunt roi Edouard II, les *rustics* sont entraînés au tir à l'arc (*remember* Crécy, 1346, et Poitiers, 1356). Un soulèvement qui se souvient de la *jacquerie* des Français, vingt ans plus tôt, qui force les prisons, libère les détenus, aussitôt ralliés ; et qui, à son apogée, ouvre Londres à une émeute de 100 000 personnes, brûlant archives et châteaux, massacrant les nobles, les conseillers du roi, les fonctionnaires – et aussi les immigrants flamands confondus avec Jean « de Gand » Plantagenêt (1340-1399). Ainsi nommé parce que né dans la capitale des Flandres, duc de Lancastre, frère du « Prince noir », oncle du roi Richard II, et spécialement haï des séditeux qui brûlent son hôtel londonien et le traquent pour le tuer. Faute d'y arriver, c'est une quarantaine de tisserands flamands en butte à la haine de leurs concurrents londoniens qui sont massacrés.

Ce mouvement armé s'allume et se rallume sporadiquement dans nombre de localités, mêlant revendications sociales (fin du servage, abolition ou réduction des taxes de guerre, hausse des salaires des travailleurs), et religieuses (voir John Ball et John Wyclif). Wat Tyler fut naturellement assassiné lors d'une rencontre avec le roi Richard II, le 15 juin 1381, John Ball pendu et écartelé, un mois plus tard. Et l'on estime en gros à 1 500 le nombre des victimes de la répression. John Wyclif, nonobstant des démêlés ecclésiastiques sur la doctrine de la transsubstantiation – qu'il rejette également – meurt paisiblement dans son lit, trois ans plus tard.

Voici avec le tchèque Jan Hus (1369 (?)-1415), les Hussites et les « Picards », l'ultime répétition générale avant l'apparition du protestantisme sur la scène de l'Histoire. Le Royaume de Bohême créé en 1192 par un certain Ottokar I^{er} (non, ce n'est pas une blague de Hergé), fait alors partie du Saint-Empire romain germanique. Non seulement les rois de Bohême figurent parmi les sept princes électeurs, mais entre 1355 et 1378 c'est justement Charles IV, roi de Bohême (et de Moravie, de Lusace et de Silésie), qui règne sur l'empire. Prague fait alors figure de brillante capitale avec ses 40 000 habitants, Tchèques et Allemands, son université fondée par le roi en 1348 et divisée en quatre « nations » (bavaroise, saxonne, polonaise et tchèque), ses artistes et ses visiteurs venus de toute l'Europe.

Jan Hus, autant le dire tout de suite, c'est le héros national tchèque, fils de paysan, étudiant et professeur à l'université de Prague, prêtre et philosophe, auteur d'une

réforme de l'orthographe (*De orthographia bohémica*) qui simplifie l'écriture du croate, du slovène, du slovaque et du tchèque – et rien que cette prouesse mérite la gratitude des peuples concernés – mais également disciple affiché de ce précurseur anglais de la Réforme John Wyclif dont il traduit les ouvrages. C'est-à-dire critique de l'église romaine et défenseur d'un retour à l'église apostolique, spirituelle et pauvre. Une église ayant rompu ses liens avec le pouvoir et les richesses de monde. Proposition sympathique aux pauvres, aux bourgeois et aux nobles qui ont tous une idée sur l'emploi des biens ecclésiastiques et sur l'organisation du pouvoir temporel, mais odieuse à la papauté qui dans une bulle du 20 décembre 1409 ordonne au contraire de détruire les œuvres de John Wyclif et interdit de prêcher ses idées. Jan Hus, nommé recteur de l'Université en octobre de cette même année et soutenu par un cercle d'érudits tchèques, arrache la décision d'attribuer trois voix à la nation tchèque dans l'administration de l'université, soit autant que les trois autres nations réunies. Les professeurs allemands partent fonder l'université de Leipzig, la plupart des étudiants désertent et l'université de Prague sombre pour des décennies. Inattaquable sur son patriotisme, Jan Hus reste vulnérable sur sa religion. Ses ennemis l'accusent de propager l'hérésie de Wyclif d'autant qu'il dénonce lui aussi, à son tour, la vente des indulgences, destinées cette fois à financer une croisade contre le roi de Naples !

C'est l'époque où trois papes, Grégoire III (de Rome), Jean XXIII (de Pise) et Benoît XIII (d'Avignon) se disputent le Saint-Siège, soutenus par leurs alliés respectifs qui tentent, chacun pour leur compte, de s'emparer du trône papal, de ses pouvoirs spirituels et temporels. Ces trois papes et anti-papes ont besoin d'argent pour solder leurs croisades réciproques. Jan Hus s'en prend aux croisades, aux ventes d'indulgences et au roi Venceslas IV qui les autorise dans son royaume. Excommunié le 21 février 1411, il en appelle au Christ et au peuple, contre le roi et l'église. Une émeute éclate. Hus fuit Prague et persiste dans ses écrits où il paraphrase Wyclif. Leurré par l'empereur Sigismond qui lui fournit un sauf-conduit bientôt révoqué, il se rend au concile de Constance dans le Bade-Wurtemberg (novembre 1414 – avril 1415), afin de s'expliquer face aux prélats réunis. Aussitôt emprisonné, il comparaît chaque jour devant les inquisiteurs et cardinaux les plus savants et retors qui le somment, sans succès, de renier trente points extraits de ses écrits. Le concile ayant modifié ses règles de scrutin (une nation, une voix, au lieu de : un cardinal, une voix), aboutit à la fin des querelles schismatiques. Jean XXIII s'enfuit le 20 mars, et Jan Hus est brûlé vif le 6 juillet 1415. Tiens, la même année que le désastre d'Azincourt. C'est long une guerre de cent ans. Et aussitôt éclatent les guerres hussites.

Le supplice de Jan Hus révolte le peuple de Bohême qui en fait son martyr national. Même la diète des seigneurs proteste auprès du concile de Constance. Imaginez que Jeanne d'Arc, brûlée « pour hérésie » seize ans plus tard par l'église et les Anglais, en 1431, ait été, non seulement l'incarnation du sentiment national, missionnée par Saint Michel, l'archange guerrier, pour bouter les Anglais hors de France, mais la prophétesse d'une église gallicane et vaudoise. Soudain, le hussitisme et le patriotisme tchèque fusionnent dans la résistance à la papauté romaine et à l'empire

germanique. Et le calice, symbole de la communion sous les deux espèces (*sub utraque specie*), le pain *et le vin*, apparaît sur les étendards des patriotes hussites. Lesquels exigent en outre la pauvreté du clergé, une égale punition des péchés mortels sans considération de rang, et la liberté de prêcher pour tous. Le concile riposte par la suppression de la communion du sang (le vin) et par l'appel à la croisade. S'ensuivent cinq croisades en vue d'extirper l'hérésie, en exterminant les hérétiques, et vingt-cinq ans de guerre entre les patriotes tchèques soudés autour de leur distinction religieuse et les impérialistes catholiques, allemands ou pro-allemands.

Les Tchèques ont la chance d'avoir pour chef de guerre, Jan Zizka (1370-1424), l'un de ces génies qui font l'histoire autant qu'ils en procèdent. Face aux armées de chevaliers et de soldats professionnels, Ziska organise une armée de paysans et de volontaires et – six-cents ans avant de Gaulle et Guderian – invente la division blindée. Une cavalerie de chariots blindés, armés de canons, transportant chacun une vingtaine d'archers, mousquetaires, arquebusiers, également munis de piques et d'épées. Avec cette nouvelle arme, il lance des raids en profondeur, en territoire ennemi, enfonce les cavaleries lourdes, et forme des cercles défensifs instantanés et impénétrables aux contre-attaques : les *wagenburg*.

La guerre s'étend à l'Allemagne, l'Autriche, la Hongrie, la Pologne. Des mouvements hussites surgissent dans ces pays. Mais en Bohême le hussitisme se divise entre le courant national et le courant social ; entre les « utraquistes », simples partisans de la communion sous les deux espèces, généralement issus des villes, de la bourgeoisie et de la noblesse, et les « Taborites », du nom de leur capitale, Tabor. Ce sont des campagnards surtout, comme les Jacques et les Lollards avant eux, rebelles à toute autorité sauf à celle de la Bible, qui rejettent le clergé, le purgatoire, la confession ; des communistes chrétiens qui partagent tout et s'appellent frères et sœurs entre eux.

Dans son ouvrage sur *Le Mouvement du libre-esprit*, le médiéviste wallon Raoul Vaneigem – natif de Lessines, dans le Hainaut – signale l'arrivée en Bohême, vers 1418,

«... de groupes de picards fuyant la persécution engagée contre les Hommes de l'Intelligence ou cherchant dans l'insurrection hussite l'opportunité de se livrer impunément à la pratique de la liberté. La doctrine picarde l'emporte surtout dans les régions de faible influence taborite, comme celles de Zatec, Plzen et Prague. »

Il note que « certains ont voulu voir dans le mot *pikarti* une traduction de *begardi*. » Cependant, Aenas Sylvius, alias le pape Pie II, parle d'un « Picard originaire de la Gaule Belgique⁵ ». En somme, l'ex-situationniste belge sous-entend que ces « picards » pourraient être ses ancêtres et compatriotes. Quant aux bégards ou béguins, et béguines, il s'agit bien d'un mouvement de pieux laïcs apparu à Liège au XII^e siècle autour d'un prêtre nommé Lambert le Bège ou Le Béguin (1131-1177),

⁵ Cf. Raoul Vaneigem. *Le Mouvement du libre-esprit*, p.245, L'Or des fous, 2005.

dont nombre de femmes qui se groupent dans des maisons et voisinages communautaires, les « béguinages », afin de pratiquer leur foi et de se vouer aux bonnes œuvres. Ce nom de béguin viendrait du bégaiement et d'un *beggen* néerlandais signifiant bavarder. *Béguer* en ancien français. Laurent le Bège, le Bègue ou le Béguin, c'est Laurent le Bavard, le discoureur (?), le prêcheur (?). De même les béguins sont des bavards, mais d'un type particulier. *Beggaert* en néerlandais, c'est le moine mendiant, qui devient le *beggar* en anglais, cependant que le verbe *bégayer* remplace *balbutier* en français⁶.

Ce mouvement des béguins qui pratiquent la pauvreté, la charité, la communauté fraternelle, ignorant la distinction entre clercs (experts religieux) et laïcs (simples croyants), et qui concurrencent l'église dans le recueil des aumônes et des héritages, ne peut qu'irriter celle-ci. Lambert le Bège qui se permet de traduire le Nouveau Testament en langue vulgaire, et qui accuse son évêque de simonie, est emprisonné sur l'ordre de ce dernier, Rudolph de Zähringen, un Allemand de haute noblesse. L'église n'aura de cesse de prendre le contrôle des béguins, soit en les absorbant dans ses ordres réguliers, soit en les persécutant et brûlant comme il arrivera à Marguerite Porete, née à Valenciennes vers 1250, et brûlée à Paris, en place de Grève, en 1310. Deux ans plus tard, le concile de Vienne condamne le « bégardisme » comme hérésie. Mais revenons aux picards de Bohême.

« En février 1421, Laurent de Brczova signale dans sa chronique, une progression du Libre-Esprit dans les milieux taborites : A cause de cette hérésie, hélas, les frères vivant à Tabor se scindèrent en deux factions, l'une picarde, l'autre taborite. Le parti le plus fidèle, les taborites, expulsa plus de deux cents hommes et femmes infectés par l'hérésie picarde. »

Il faut dire que ces picards, parfois surnommés « adamites », ont de quoi ébouriffer le prude chroniqueur :

« Parcourant forêts et collines, quelques-uns d'entre eux tombèrent dans une telle démente qu'hommes et femmes se débarrassaient de leurs habits et allaient nus, disant que les habits avaient été adoptés à cause du péché commis par leurs premiers parents, mais qu'eux étaient dans un état d'innocence. Par une folie similaire, ils s'imaginaient ne pas pécher si l'un des frères avait commerce avec l'une des sœurs. Et, si la femme accouchait, elle disait qu'elle avait conçu du Saint-Esprit.⁷ »

Abrégeons. Les taborites en butte aux persécutions des utraquistes et des catholiques, persécutent à leur tour les hérétiques picards. Chassés de Tabor, ils se réfugient sur une île de la rivière Nezarka où Jan Ziska, le chef militaire des hussites taborites, envoie son armée en avril 1421. Vingt-cinq picards sont brûlés. Il n'est pas de faction, hussite ou catholique, qui ne se sente tenue de les traquer et de les

⁶ Cf. *Dictionnaire étymologique du français*. Ed. Robert. *Dictionary of etymology*. Chambers.

⁷ Cf. Raoul Vaneigem. *op. cit.*, p.246.

exterminer, de même qu'elles s'exterminent entre elles. La secte survit, paraît-il, comptant jusqu'à quatre-vingt-mille membres. Au point qu'en 1500, l'inquisiteur alsacien Heinrich Kramer, doit engager des procès contre les vaudois et les picards⁸.

La guerre, les guerres, ces guerres de religion et d'indépendance, continuent. Les utraquistes, rompus aux tactiques hussites, s'allient aux catholiques lors de la bataille de Lipany, le 30 mai 1434, qui tourne au massacre de treize à dix-huit-mille taborites et à la mort de Procopé le Chauve, le successeur de Zizka. Des centaines de prisonniers sont brûlés collectivement dans une grange. L'église calixtine des utraquistes et l'église catholique parviennent pourtant aux accords de Jihlava, en 1436, qui reconnaissent l'existence des rites et des fidèles hussites, mais sauvegardent les propriétés temporelles de l'église catholique. Georges de Podebrady (1420-1471), le chef des hussites utraquistes, devient Georges de Bohême (1458), le premier roi non-catholique en Europe, et le promoteur (déçu), d'un plan très élaboré d'« Union européenne » avant la lettre. Les papes et le parti catholique n'auront de cesse de réduire les hussites Tchèques à l'obéissance. La plupart se rallieront ensuite au luthéranisme. La défaite des troupes tchèques et protestantes en 1620, face aux troupes austro-catholiques du Saint-Empire, lors de la bataille de la Montagne blanche, près de Prague, met fin pour trois siècles à l'indépendance de la Bohême.

Un siècle après la mort de Jan Hus, le hussitisme renaît en Allemagne. Le luthéranisme éclot en 1517 en Allemagne avec la énième critique des ventes d'indulgences et la publication en allemand, en 1522, du Nouveau Testament traduit par Luther (1483-1546). Mais derrière les querelles théologiques et ecclésiastiques sur la grâce, le rôle du clergé, le libre examen des écritures par les fidèles, etc., c'est le sentiment national allemand qui émerge à son tour, comme en Bohême auparavant ; et qui ligue les villes et les princes en soutien à Luther, non seulement contre la papauté romaine, *sed etiam* contre le Saint-Empire romain germanique. Cet empire sur lequel, comme chacun sait, le soleil ne se couche jamais, et sur lequel règne alors un jeune homme qui est à peu près tout – sauf allemand. Charles Quint (1500-1558), duc de Bourgogne comme son arrière-grand-père, Charles le Téméraire, roi des Espagnes, de Naples, de Sicile et de Jérusalem, rejeton de la Maison de Habsbourg, une lignée qui édifia son premier château-fort en 1020, en Suisse allemande, avant de jeter son dévolu sur l'Autriche et le Saint-Empire, et pour couronner le tout, si l'on ose dire, francophone et natif de Gand, capitale de la Flandre néerlandophone.

Par un effet collatéral, le peuple et les paysans trouvent de leur côté des arguments dans le luthéranisme et les évangiles mis en allemand, contre l'arbitraire féodal, ses juges et ses impôts. La conscience sociale se couvre du manteau religieux et chrétien originel. « Rien n'est plus facile que de donner une teinte de socialisme à l'ascétisme chrétien, persifle *le Manifeste communiste*. Le christianisme ne s'est-il pas élevé lui aussi contre la propriété privée, le mariage, l'État ? » Certes. Et la meilleure part de son succès, il le doit à ce rêve de fraternité laborieuse, égalitaire, parfois libertaire,

⁸ Cf. Article « Picards (religion) » sur Wikipedia.

qui exalte des générations de petites gens à l'ouïe du Sermon sur la montagne et de la parabole du jeune homme riche. Le retour aux écritures et à leur libre examen, c'est aussi, pour ceux qui ont des oreilles, le retour à ce rêve de communauté où tous donnent tout, et partagent tout sans compter. Un rêve que les sectes communistes et anarchistes n'ont fait que séculariser, dépouiller de ses frissons sacrés et de ses extases mystiques, pour lui substituer le fanatisme de la science toute puissante, parce que réelle et rationnelle.

Ce que les petits, artisans et paysans, ne peuvent plus retenir de la prédication christique, en revanche, c'est le pacifisme irréductible. Quand c'est insupportable, on ne supporte plus.

300 000 *Rustauds* se révoltent entre 1524 et 1526, dont 50 000 Alsaciens, avec parfois le soutien discret de notables campagnards et de bourgeois des villes, pasteurs et gens de robe, intéressés à l'abolition du régime féodal. Le « soulèvement de l'homme ordinaire », comme on le nomme également, balaye le sud de l'Allemagne, Souabe, Pays de Bade, Franconie, les Alpes autrichiennes, la Suisse, la Lorraine, l'Alsace. Les paysans forment des bandes – Bande Noire, Bande de la Claire Lumière, Bande de l'Allgäu, etc. -, plus ou moins structurées, autour de meneurs et chefs de guerres. Et quand ils n'en trouvent point dans leur foule, ils mettent un chevalier à leur tête. Ils s'unifient même au moyen d'un programme en douze points qui mêlent des revendications religieuses – chaque paroisse désigne et destitue son pasteur – et les revendications économiques et sociales : abolition du servage, des corvées, de l'impôt sur l'héritage, retour des communs accaparés par l'église ou des particuliers, à la communauté, liberté de chasse, de pêche et d'affouage, etc. Bref une de ces révoltes paysannes, de ces *jacqueries*, comme la France⁹, l'Angleterre, la Bohême et la Russie en ont tant connu. Anarchiques, mystiques, enivrées, pillardes, incendiaires, avec invariablement quelque atrocité qui retourne l'opinion et toutes les forces politiques et militaires contre les insurgés.

C'est ce qui arrive le 16 avril 1525 lors du massacre de Weinsberg, à coups de piques et de gourdins, du comte Ludwig de Helfenstein, gendre du défunt empereur Maximilien 1^{er} de Habsbourg, par la Bande de la vallée du Neckar. Les Fugger d'Augsburg, la plus riche famille de banquiers de l'époque - celle-là même qui, six ans plus tôt, a acheté les voix des sept princes électeurs nécessaires au choix de Charles Quint comme empereur -, financent une armée de neuf-mille charretiers et de mille-cinq-cents chevaliers en armures, afin d'écraser les rustauds armés de leurs seuls faux et fléaux. Leur chef Jäcklein Rohrbach étant brûlé vif. Entre cinq-mille et vingt-mille rebelles sont également brûlés à Saverne, le 16 mai 1525, par le duc, très-catholique, Antoine de Lorraine.

C'est le moment choisi par Luther pour lancer son pamphlet *Contre les meurtriers et les hordes de paysans voleurs*, où il appelle les seigneurs à la répression en des termes sanguinaires :

⁹ Cf. Yves-Marie Bercé, *Croquants et Nu-pieds : les soulèvements paysans en France du XVI^e au XIX^e siècle*, Gallimard, 1974.

« (...) Tous ceux qui le peuvent doivent assommer, égorger et passer au fil de l'épée, secrètement ou en public, en sachant qu'il n'est rien de plus venimeux, de plus nuisible, de plus diabolique qu'un rebelle (...) C'est pourquoi chers seigneurs, poignardez, pourfendez, égorgez à qui mieux mieux... »

Luther avance d'excellentes raisons théologiques. Les paysans ont violé leurs serments, usé de violence et commis le crime de rébellion contre l'autorité, or, comme le dit l'épître de Paul aux Romains :

« Que toute personne soit soumise aux autorités supérieures ; car il n'y a point d'autorité qui ne vienne de Dieu, et les autorités qui existent ont été instituées de Dieu. C'est pourquoi celui qui s'oppose à l'autorité résiste à l'ordre que Dieu a établi, et ceux qui résistent attireront une condamnation sur eux-mêmes. Ce n'est pas pour une bonne action, c'est pour une mauvaise, que les magistrats sont à redouter. Veux-tu ne pas craindre l'autorité ? Fais le bien, et tu auras son approbation. Le magistrat est serviteur de Dieu pour ton bien. Mais si tu fais le mal, crains ; car ce n'est pas en vain qu'il porte l'épée étant serviteur de Dieu pour exercer la vengeance et punir celui qui fait le mal. Il est donc nécessaire d'être soumis, non seulement par crainte de la punition, mais encore par motif de conscience.¹⁰ »

On aurait aimé l'avis de Jésus sur cette apologie de la soumission et de la vengeance armée, mais les magistrats l'avaient déjà renvoyé *ad pater*, sous l'accusation de sacrilège et d'atteinte à l'autorité. S'étant, d'après eux, prétendu fils de Dieu et roi des Juifs. En somme, c'est la guerre entre hussites utraquistes, nationalistes, et hussites taborites, anarcho-communistes, qui recommence.

Les chers seigneurs, quant à eux, sans trop se faire prier, égorgent, pourfendent, assomment, etc., cent-mille révoltés. Ils protègent Luther et la prédication luthérienne tant qu'elle sert leur propre insoumission nationale contre l'église de Rome et l'empire des Habsbourg, non quand elle se retourne contre eux et s'étend au domaine social. Et de même, Luther, excommunié depuis 1521, qui dépend de l'électeur de Saxe, du landgrave de Hesse et de ces princes bientôt réunis dans la Ligue de Smalkalde (1531), pour sa propre sûreté face à l'église et à Charles Quint, habille leur autorité du manteau de la justice divine.

Cependant la révolte perdure sous l'inspiration de Thomas Müntzer (1489-1525), un prêtre, disciple de Luther, nommé sur ses recommandations, pasteur à Zwickau, en Saxe, en 1520. Mais ce disciple dont le père aurait été jadis pendu par un seigneur, devient vite un dissident dans la dissidence. C'est çà le mouvement dialectique. La révolution commence avec Mirabeau et finit avec Babeuf, ayant épuisé dans un

¹⁰ *Épître aux Romains*, ch. 13, v.1-5.

processus de division interne, fuite en avant et jusqu'aboutisme, toute l'énergie et les possibilités qu'elle recelait.

Müntzer, en conflit avec un magistrat de Zwickau, se réfugie à Prague en juin 1521 d'où il publie un manifeste contre l'église romaine, cette « putain de Babylone ». Il est chassé de Wittemberg, chassé de Allstedt, commence à critiquer Luther « le menteur » (« Lügner » en allemand), et à prêcher le communisme chrétien aux paysans, dans la lignée de John Ball. Il sermonne les princes rassemblés à la cour de Saxe, le 13 juillet 1524, à la fureur de Luther qui ne l'appelle plus que « le Satan d'Allstedt ». Sa dissidence religieuse fusionne avec la révolte paysanne et populaire. A la tête de son parti, il prend le pouvoir en février 1525 à Mühlhausen, une ville de Thuringe où il instaure une dictature de « l'homme ordinaire », illuminée par le rapport direct que tout croyant, au-delà des écritures, entretient avec Dieu. « Car la lettre tue, mais l'Esprit vivifie. » (II Corinthiens. Ch. 3 v.6)

Le 15 mai, son armée de sept-mille rustauds équipés de bric et de broc, se range en bataille sous les murs de Frankenhausen, face à deux armées princières de mercenaires, équipées de canons. Lorsqu'un arc-en-ciel auréole le champ de bataille, Müntzer exulte et désigne à ses troupes fanatisées le signe divin de leur victoire inévitable. cinq-mille paysans et six mercenaires succombent dans la mêlée. Müntzer est capturé, torturé et décapité le 27 mai à Mühlhausen, et sa tête empalée est exposée sur les remparts de la ville. Pleurons les paysans massacrés et compatissons avec le prophète martyrisé, mais ne regrettons pas trop sa défaite. L'exemple de Savonarole à Florence (1498-1500), avait déjà montré qu'il n'y a sans doute rien de si oppressif que le terrorisme d'un chef et d'un groupe de fanatiques ayant conquis tout pouvoir dans la cité, exterminant les tièdes et les modérés avec autant de fureur que les partisans de l'ancien pouvoir. Cette expérience amère a été depuis vérifiée tant et plus. Il est peu de révolutions qui n'aient abouti à une oppression pire que l'ancienne.

Nombre de *rustauds* rescapés se réfugient aux Pays-Bas où nous allons bientôt revenir nous-mêmes. Leur révolte, en attendant, se prolonge neuf ans plus tard (1534-1535), en Rhénanie, avec celle des anabaptistes de Münster. Et, non, il ne faut pas confondre le *prédicateur* Müntzer avec la *ville* de Münster. Cette révolte commence en fait avec les visites de l'Allemand Melchior Hoffman (1498-1543), en Frise, province des Pays-Bas, où il fait des centaines de prosélytes. Cet Hoffman, marchand fourrier de son état, et d'abord luthérien, se querelle vite avec son maître à propos de la « présence réelle » dans la communion et du rôle de Marie, poétiquement considérée comme une « passoire » pour la venue du Christ. Il se convertit à « l'anabaptisme », un courant pour lequel il ne peut y avoir de baptême que volontaire et conscient, et, tout à l'écoute de sa « parole intérieure », il annonce le retour du Christ à Strasbourg pour 1533. Cela tombe d'autant mieux que Melchior Hoffman fait des allers-retours entre Strasbourg, siège d'une vive activité luthérienne, protestante, bientôt calviniste, dont il est expulsé à répétition, et les Pays-Bas.

Hélas, l'année 1533 passe sans que le Christ ne se manifeste, et l'un des disciples de Hoffman, un boulanger de Harlem nommé Jan Matthijs (1500-1534), et lui-même prédicateur exalté, se met à son compte après avoir dénoncé Hoffman comme apostat. De Bielle à Rotterdam, Matthijs répand sa propre doctrine, un communisme

théocratique et dictatorial, qui inclut le partage des biens et la polygénie. En janvier 1534, il envoie son propre apôtre, Jean de Leyde (1509-1536), un ex-marchand drapier, à Münster. Une ville dont le prince-évêque, François de Waldeck (1491-1553), louvoie entre catholicisme et luthéranisme, ouverte aux idées anabaptistes, et où la liberté de culte règne depuis un an.

La troupe des anabaptistes néerlandais arrive le 5 janvier. Matthijs les rejoint en février et, le jour même de son arrivée, lance ses disciples à l'assaut des églises et des monastères afin de détruire les images impies (tableaux, statues). Le prophète qui est en communication directe avec Dieu, a reçu un commandement : conquérir et convertir le monde entier à partir de Münster, la nouvelle Jérusalem. Détruire les incroyants en vue de la Parousie, la deuxième venue du Christ. Banal, direz-vous. Conquérir et convertir le monde à coups d'épées, et exterminer les mécréants, c'est le projet commun de bien des prophètes. Et quand ce n'est pas le cas (Jésus, Bouddha), c'est souvent celui de leurs disciples.

Le 24 février, Matthijs fait part de nouvelles révélations. Chaque habitant doit se faire baptiser ou quitter la ville avant minuit, sous peine de mort. Tous les livres doivent être brûlés, sauf la Bible. Enfin il instaure la communauté des biens et la polygénie, sous la direction des chefs anabaptistes bien sûr.

Cependant, le prince-évêque a engagé le siège de la ville avec ses troupes de mercenaires. Le jour de Pâques 1534, Dieu révèle son invincibilité à son prophète, Matthijs, qui sort aussitôt à cheval, avec une trentaine de fidèles désarmés, pour sommer les méchants de se rendre et de se convertir à la vraie foi. Les lansquenets du prince-évêque le taillent littéralement en pièces. Sa tête est plantée sur une pique face aux murailles. Ses testicules cloués aux portes de la ville. C'est à peine si ses disciples parviennent à ramasser quelques lambeaux de chair, rapportées comme autant de précieuses reliques.

Jean de Leyde, le drapier, prend sa succession. Il règne par la terreur, à la tête du parti anabaptiste. Naturellement, il jouit également de communications célestes. Jean de Leyde confirme et durcit les directives de Matthijs, proclamant la fin de l'usure, de l'argent, de la propriété privée, de la monogamie, des divertissements impies, tel le théâtre. Successeur du roi David à la tête de la Nouvelle Jérusalem, il arbore les insignes royaux, exerce un pouvoir absolu, décapite ses opposants, épouse leurs veuves (jusqu'à seize, paraît-il), quitte à décapiter également une rétive, et, avec ses proches, ils s'emparent de leurs biens. Eh oui, la propriété collective, c'est la propriété des chefs du collectif.

A ce point, il peut valoir la peine de rappeler que ce Jean de Leyde est un homme de 26 ans, dont le communisme et le fanatisme se fondent – avec quelle facilité – dans l'ivresse du pouvoir absolu. On en verra bien d'autres. C'est presque la règle que cette conversion des jeunes idéalistes, avides de pureté, en tyrans furieux. Au nom de la nécessité bien sûr, des circonstances ennemies, de la vraie foi/ de la patrie/ de la révolution en danger. Il n'est rien de si féroce qu'un idéaliste convaincu d'incarner la cause et que celle-ci justifie les moyens.

Le siège de Münster dure un an et demi. Les habitants subissent à la fois la famine et la démence armée du parti anabaptiste. L'évêque reçoit les renforts des princes, décidés à réduire cet ultime bastion de la révolte des rustauds. Sa reddition, le 24 juin

1535, dix ans après les massacres de 100 000 rustauds, se termine par deux jours de traque et d'assassinats. En janvier 1536, deux ans après son entrée dans Münster avec sa colonne d'anabaptistes néerlandais, Jean de Leyde et deux de ses proches sont torturés sur la place du marché. Leurs cadavres exposés dans trois cages en fer, hissées au clocher de l'église. Spectacle curieux et qui vaut le déplacement, diraient les guides touristiques. Vous pouvez y aller voir. Les cages pendent toujours au-dessus de Münster.

Quelques lieux communs avant de poursuivre. Les historiens spécialistes le savent bien, mais pour les dilettantes, les papillons généralistes de la culture, le sérieux, l'héroïsme, la violence avec laquelle des petites gens (tisserands, artisans, paysans), tâchent de *faire leur salut*, s'engagent dans les affaires religieuses, renoncent à tout, s'instruisent, prêchent, voyagent, combattent, tuent, torturent, et meurent sur le bûcher ou le champ de bataille, à quelque chose d'aussi admirable qu'épouvantable - mais d'étonnant dans les deux cas. Quand avons-nous cessé de leur ressembler ? Où moururent les dernières gens de cette sorte ?

Il est aussi frappant de voir ces petites gens courir comme les prêtres, les nobles et les marchands, mais à pieds le plus souvent, d'un bout à l'autre de la *chrétienté*, changer de pays, de langue, d'état, bien avant que le TGV n'existe et que le Flamand Arno, (d'Ostende), ne chante :

« Putain ! Putain !...
C'est vachement bien !
Nous sommes quand même
Tous des Européens ! »

On sait que l'Union européenne n'a jamais réveillé cette conscience qui, par delà les guerres dynastiques, unifiait le continent de la Mer du Nord à la Méditerranée, autour de son cœur carolingien. On a beau être plus athée que personne, l'église et le latin, c'était autrement plus *performant* que le marché et l'anglais, ou le parti et la science. Enfin pour ce qui est de l'effet de la Réforme protestante, et des mouvements qui l'ont précédé, sur la pensée et l'activité économique et sociale, ce qui saute aux yeux c'est l'opposition entre un courant apostolique, évangéliste, « anarcho-communiste » qu'on pourrait de manière anachronique désigner comme « théologie de la libération » et le courant de l'industrialisme capitaliste et bourgeois.

À suivre...

Tomjo/ Pièces et main d'œuvre
Lille, Grenoble
Octobre 2020